



L'AMANTE ANGLAISE

«Être acteur, c'est laisser les fantômes agir un peu malgré soi»

Partenaires de
jeu dans la mise
en scène d'Emilie
Charriot,
Dominique
Reymond, Laurent
Poitrenaux
et Nicolas
Bouchaud
reviennent sur
le déroulement
des répétitions et
le plaisir de jouer
Duras au théâtre
de l'Odéon.
Recueilli par
ANNE DIATKINE

Certains pièces se passent de tout sauf des acteurs. C'est le cas de *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras, créée pour et avec Madeleine Renaud en 1968, et jouée, ce printemps, dans une mise en scène de la comédienne franco-suisse quadragénaire Emilie Charriot avec, ô bonheur absolu, trois géants du théâtre public: Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond. Ils n'avaient jamais participé à un même spectacle.

La pièce est un écrin pour elle, Claire Lannes, qui a tué sans qu'elle ne sache pourquoi sa cousine sourde et muette, Marie-Thérèse Bousquet. Pour elle, pour eux, pour nous les spectateurs – car on est actifs – il s'agit de s'approcher de l'énigme du meurtre. «*Crime communautaire*», disait Marguerite Duras pour parler des gestes tragiques dont «*tout le monde est responsable parce que tout le monde est responsable de la folie criminelle: si son entourage en avait eu l'intelligence, le crime n'aurait pas eu lieu*». Dans *L'Amante anglaise*, la dramaturge ne juge jamais la meurtrière qu'elle invente à partir d'un fait divers de décembre 1949, qui la passionna tant qu'elle écrivit trois versions de l'histoire. Dans le crime réel, une femme a tué son mari. Dans *L'Amante anglaise*, l'assassinat est donc celui de la tierce personne, handicapée, qui supplée à l'absence de talent culinaire et ménager de l'épouse.

Sur scène, il n'y a que la pure présence des acteurs et les mots de Duras. Laurent Poitrenaux joue le mari, Nicolas Bouchaud interroge avec une obstinée sagacité sans jamais que sa fonction sociale – juge, procureur, médecin, journaliste, ou alter ego de Duras – ne soit explicite. Claire Lannes advient, sort du noir profond, et l'exceptionnelle Dominique Reymond vampe le plateau. Ce jeudi matin, on s'est donc donné rendez-vous chez l'un des membres du trio. Il y a de la lumière (beaucoup), du café

(très bon), et des papiers griffonnés que Nicolas Bouchaud a préparés, ainsi qu'une archive de Duras de 1969 tirée de l'INA, «On casse tout et on recommence», où Duras rompt les amarres merveilleusement. Nous dira-t-il ce que contiennent ces papiers? «*Ça dépend de la question.*»

Dans ce spectacle dont les péripéties tiennent au langage, avez-vous une phrase motrice ou fétiche?

Laurent Poitrenaux: Après un silence, Pierre Lannes: ●●●

●●● «*Il faut bien, une fois dans sa vie, répondre.*» C'est un peu énigmatique, mais cette phrase me frappe à chaque fois. Et sinon, son évocation de sa femme, Claire Lannes: «*Elle me fait penser à un endroit sans porte où le vent passe et emporte tout.*» On ne peut pas s'attendre à ce qu'une telle remarque sorte de la bouche de cet homme pragmatique, qu'on a vite fait de qualifier de borné. C'est comme dans la vie, quand tout d'un coup, quelqu'un dit une phrase incroyable, alors qu'on avait figé cette personne dans un stéréotype.

Dominique Reymond: J'aime toutes les phrases de Claire Lannes, chacune apparaît comme un titre possible de la pièce, on a envie de les encadrer. Mais il y en a une, toute simple, que tu dis, Laurent, et que j'ai envie de m'approprier: «*On dirait que je viens de me réveiller.*»

Nicolas Bouchaud: J'adore cet échange entre l'interrogateur et Claire Lannes: «*Vous ne savez pas pourquoi vous l'avez tuée?*» Au bout d'un temps long: «*Je ne dirais pas ça. Ça dépend de la question.*» Et lui: «*On ne vous a jamais posé la bonne question sur le crime?*»

C'est merveilleux, car cela montre que toute la pièce, plutôt que de faire dire les bonnes réponses, consiste à trouver les bonnes questions. Aujourd'hui, on est beaucoup dans une littérature de la confession, de l'aveu. Ces livres sont là

pour dévoiler ce qui a été. Marguerite Duras fait le chemin inverse. Il ne s'agit pas de dénoncer quoi que ce soit mais de voyager dans les ténèbres à travers la folie de Claire Lannes. «*On n'explique pas les ténèbres, bien sûr, ce qu'on peut faire, c'est de les circonscrire, de laisser aux ténèbres la part qui leur revient*», a-t-elle écrit dans un article intitulé «Horreur à Choisy-le-Roi» publié dans *France-Observateur*, à propos d'une autre femme meurtrière.

Vous jouez tous les trois dans un espace sans décor et la scénographie précise de Yves Godin. Mais vous, Dominique, avec vos cheveux tirés en arrière, votre robe noire, la position de vos pieds, la manière dont vous devenez Claire Lannes, vous êtes... Zouc.

D.R.: Je n'y ai pas pensé une seconde mais vous tombez pile! Zouc, c'est mon idole depuis toujours. Elle m'obsède depuis quarante-cinq ans. Après l'avoir vue sur scène, je ne vivais que par elle, je l'imitais, je connaissais tous ses sketches. On n'a pas du tout la même vie mais je me suis identifiée à son esprit légèrement décalé. Récemment, je suis allée la voir en Suisse. C'était très impressionnant. Pendant quarante-cinq ans, vous pensez à quelqu'un et tout d'un coup, vous la voyez en vrai...

Qu'est-ce qui vous happe chez elle?

D.R.: Elle n'imité pas le bébé, la vieille dame, l'enfant. Ce sont le bébé, la vieille dame, l'enfant qui prennent la tête de Zouc. Elle devient ce qu'elle imite. C'est complètement fou. On ne peut même plus parler de sens de l'observation.

On a ce même sentiment en vous voyant sur scène...

L.P.: Peut-être parce que Claire Lannes a quelque chose de Zouc. Duras fait dire à Pierre Lannes qu'elle devenait sa cousine plus qu'elle ne l'imitait.

D.R.: La période des répétitions est le moment de ma vie où j'ai le moins

pensé à Zouc. Tout se passe comme si la mémoire inscrite dans le corps s'exprimait sans qu'on le décide. Peut-être qu'être acteur, c'est décider de ne rien décider et laisser les fantômes agir un peu malgré soi. La mémoire des gens qu'on a aimés toute sa vie surgit sur le plateau. J'aime beaucoup que ce qui nous traverse sur scène ne soit pas le fruit d'une décision.

Comment avez-vous travaillé avec Emilie Charriot ?

L.P. : Il est tout de suite apparu qu'il fallait parler beaucoup, de tout et n'importe quoi pour trouver la pièce. Se raconter des tas d'histoires, passer du coq à l'âne, un peu comme Duras.

D.R. : Ça m'a marquée, cette manière de faire. Il y aura un avant et un après Emilie Charriot, car je n'ai jamais autant parlé de ma vie, de la pièce, de moi, tout mêlé. D'ordinaire, les discussions à la table avant de commencer à jouer sur le plateau m'ennuient horriblement. Mais avec *l'Amante*, Emilie m'offrait la possibilité de montrer un peu le bout de mon nez. Dans le travail préparatoire, d'habitude, il est toujours question du rôle, de la dramaturgie. Pendant les répétitions, je racontais n'importe quel micro-événement et on m'écoutait. Ce qui me faisait poursuivre sur une autre anecdote qui n'a apparemment rien à voir avec le travail. Tout à coup, Emilie, Nicolas et Laurent m'offraient un espace de parole que je n'ai jamais eu de ma vie. Ça m'a donné des ailes.

N.B. : Malgré tous les très grands metteurs en scène avec qui tu as travaillé ?

D.R. : Oui, à quelques exceptions près. Parce que finalement, ce sont toujours les metteurs en scène qui parlent. Parfois, un dramaturge invité prend la parole. Je suis rouge foncé, les oreilles violettes, à me dire «il va falloir montrer qu'on est intelligent». Et donc je me prépare en amont, j'ai le cœur qui commence à battre la chamade, et sort

une phrase qui n'a pas du tout la forme que j'avais envisagée et qui met tout le monde très mal à l'aise.... La manière d'opérer d'Emilie a un autre avantage: on n'est pas dans le brasier, dans le réacteur, on commence à côté. Si bien que quand on va dans le feu du plateau, c'est insensiblement. Cette périphérie m'a fait un bien fou. Parce que quand on saute dans le brasier immédiatement, ça fait vraiment peur.

N.B. : Quand tu dis «être dans le brasier», est-ce que cela signifie «être mis en demeure de montrer qu'on est dans le rôle?»

D.R. : Oui ! On nous demande si souvent de prouver quelque chose. Devant tout le monde, il faut prouver, venir avec ses compétences. Et là, tout d'un coup, il n'y avait rien à prouver.

Avez-vous le même sentiment ?

N.B. : Non, je suis enseveli sous ma propre parole sur tous mes projets !

L.P. : Je parle très peu pendant les répétitions. D'ailleurs, je préviens les metteurs en scène car mon silence peut créer un peu de paranoïa. J'engrange, j'écoute. Là, il y avait du dialogue, en raison aussi de ce qu'est Duras qui fait feu de tout bois: la littérature, le journalisme, la politique, l'amour, y compris charnel. La lecture de la biographie de Laure Adler m'a ouvert un paysage que je ne soupçonnais pas. Sur le plateau, je savais qu'il faudrait répéter par traversées, et non s'arrêter toutes les deux ou trois répliques. Ça n'aurait pas marché.

D.R. : Parfois on échangeait nos rôles. J'ai fait l'interrogateur tandis que Nicolas était Claire Lannes. J'ai a-do-ré te faire très méchant.

N.B. : Si j'avais été plus rapide dans l'apprentissage du texte, on aurait pu, avec Laurent, s'amuser à inverser la distribution chaque soir. La pièce s'y prête.

Nicolas, vous jouez le seul personnage qui ne se livre pas du tout. Le seul qui soit absolu-

ment sans signe distinctif. On ne sait rien de vous.

N.B. : Je ne parle qu'à travers des questions adressées à Pierre et à Claire Lannes. Au début, je ne comprenais pas très bien pourquoi je sortais de chaque filage comme après une course de fond, alors que physiquement, on ne bouge pas beaucoup. Mais, écouter simplement les réponses, c'est tout un travail, qui ne vous libère jamais de rien, puisque vous n'exprimez pas vraiment votre point de vue. Je suis obligé chaque soir d'être très attentif à la salle, car les spectateurs sont l'un des acteurs de la pièce. Dans cette pièce je suis, en partie, le garant de la façon dont ils écoutent le spectacle.

N'est-ce pas ce que vous faites systématiquement quel que soit le spectacle, Nicolas ?

N.B. : Sauf que dans cette pièce, c'est le seul boulot que j'ai à faire. Rien d'autre.

D.R. : Tu crées le nœud du tapis qu'on va tisser. Nicolas a une façon particulière d'adresser du texte au public, sans y mettre aucune intention. Souvent quand on est dans la salle, et que l'acteur nous parle, on se sent coupable, on se dit qu'on a tort de penser ce qu'on pense. Avec Nicolas, jamais.

Jouer cette pièce vous interroge-t-il sur la conception très moralisatrice qu'on a aujourd'hui de la culpabilité ?

L.P. : Alléluia ! Quand j'ai terminé la lecture de la pièce, je me suis dit: on est dans des zones où trancher va être compliqué. C'est ma fierté d'acteur que de ne pas assigner.

D.R. : Duras dit que le crime s'invite chez quelqu'un, il commet son acte et disparaît, laissant la personne criminelle complètement désemparée. Je crois beaucoup au passage, à l'art qui traverse les gens, au jeu qui traverse les acteurs, on est les réceptacles de tout, y compris du crime.

N. B. : Elle est étonnante, cette pièce. Elle commence au moment

où le drame a déjà eu lieu. Il n'y a pas de situation. L'enquête ne se passe pas dans un café, ni dans une institution judiciaire, ni à l'hôpital, ni dans aucun lieu concret. C'est une parole qui ne peut s'exprimer... qu'au théâtre. ◆

L'AMANTE ANGLAISE
de MARGUERITE DURAS, mise
en scène ÉMILIE CHARRIOT
Jusqu'au 13 avril au théâtre de
l'Odéon-Ateliers Berthier (75017).
Photo **CAMILLE MCOUAT**



Dominique Reymond,
Laurent Poitrenaux
et Nicolas Bouchaud,
jeudi à Paris.